


“LE CAS D’ELIO DI RUPO est tragique, un peu pathétique”

 Malade, Philippe Moureaux continue à avoir un regard exercé sur la vie politique

► Sa pugnacité et ses excès lors d'interviews ont fait sa marque de fabrique. Même certains camarades socialistes ont parfois dû encaisser publiquement les saillies dont Philippe Moureaux a le secret.

Aujourd'hui, le ton est moins acerbe, la voix plus posée, l'œil davantage plissé. La maladie affaiblit le septuagénaire, désormais retiré dans la chaleur de son appartement de Molenbeek, entre ses rangées de livres, ses collections d'antiquités et ses porcelaines de Tournai.

Celui qui fut, entre autres, ministre fédéral, président de la Communauté française, bourgmestre et chef du PS bruxellois, reste cependant attentif aux soubresauts de la vie politique. “Tous les matins, je passe vingt minutes à consulter des sites d'information sur ma tablette”, confie Flupke Moustache.

Philippe Moureaux est l'invité du samedi de LaLibre.be.

Comment vous portez-vous ?

“Pas trop bien. J'ai un cancer avec des effets collatéraux assez désagréables. Mais je ne tiens pas à détailler mes malheurs, c'est personnel.”

Comment vos journées sont-elles rythmées ?

“J'ai récemment passé des vacances en Auvergne, dans les montagnes, où j'ai pu être très actif : jardinage, cuisine, lecture. Ces derniers jours, j'ai eu un sale coup, je suis un peu végétatif. Il faut que j'essaye d'en sortir. Je continue en tout cas à dévorer l'actualité.”

Le PS est mal en point : opposition au fédéral, rejet en

Wallonie, mauvais sondages, scandales... Voir votre parti dans cet état, cela fait mal ?

“Bien sûr ! Le phénomène n'est pas strictement belge, la crise concerne la sociale-démocratie en général et tous les partis installés. Le monde politique est en crise partout et, avec la montée de l'extrême droite, cela fait un peu fin de régime. Lorsque vous ajoutez cela aux difficultés rencontrées par le PS ces derniers mois, ce n'est pas très agréable à constater...”

Vous appelez Elio Di Rupo à se retirer de la présidence du PS ?

“Son cas est tragique. Il a amené le parti à connaître un grand succès, puis est devenu Premier ministre pour sauver le pays, en réussissant à former une coalition tout à fait hétéroclite. L'establishment – les détenteurs du pouvoir économique, la grande presse, les éditorialistes, etc. – l'a félicité et soutenu tant qu'il était Premier ministre puis l'a ridiculisé. Aujourd'hui, il est critiqué sur sa gauche et affirme devoir rester. C'est très difficile pour lui, un peu pathétique. Je n'ai pas envie d'en dire plus, c'est un homme qui a fait beaucoup...”

Paul Magnette siérait mieux à la fonction aujourd'hui ?

“Il représente une chance pour l'avenir. Il donne une image neuve, ce que les gens recherchent. Même

si cela peut paraître irrationnel, il faut en tenir compte lorsqu'on exerce de telles fonctions. Le PS est en voie de rétraction mais il reste fort bien implanté. Je suis convaincu que les prochains résultats électoraux seront mauvais mais meilleurs que ce que les sondages prédisent.”

Vu votre attachement de longue date au marxisme, voyez-vous la montée du PTB d'un bon œil ?

“Je ne considère pas le PTB comme horrible, effrayant. D'ailleurs, vous retrouvez la plupart de ses propositions dans les programmes du PS. Par contre, je ne suis pas convaincu qu'il soit très utile à ceux qu'il veut défendre. Ramasser beaucoup de voix puis dire qu'on ne veut pas aller au pouvoir, ce n'est pas bon...”

Quel mandat avez-vous préféré exercer ?

“Bourgmestre, car j'ai pratiqué une politique de proximité un peu exceptionnelle. Quand je retourne

dans les quartiers, il est étonnant de voir comme les gens m'abordent. Au PS, peu de politiques font le travail d'aller vers ces catégories sociales. Je l'ai fait à Molenbeek et on me l'a reproché."

On vous a surtout reproché le laxisme à l'égard de la communauté musulmane. Suite aux attentats de Paris, certains vous ont même reproché d'avoir fait de Molenbeek une "plaque tournante du terrorisme".

"La plupart des départs en Syrie ont eu lieu après que je quitte le maïorat. À Molenbeek, c'est vrai qu'il y a eu cette cellule épouvantable avec Abaaoud mais, depuis lors, on en a retrouvé partout, en France, en Angleterre... Suite aux attaques à Paris, le gouvernement belge a été affolé et le Premier ministre m'a ciblé, puis les Français ont embrayé. C'est plus facile d'accuser les autres..."

Votre grande ouverture aux musulmans, imams, mosquées... était-ce du calcul électoral ?

"Non, il fallait aider cette classe ouvrière, qui était majoritairement musulmane. C'était un devoir comme homme de gauche et comme humaniste car il ne fallait pas considérer que, parce qu'ils étaient musulmans, ils puissent être méprisés, rejetés. Progressivement, en partant d'une formation laïque, j'ai commencé à avoir des contacts avec des gens dans la rue et des responsables religieux avec qui j'ai essayé de collaborer. J'ai organisé des opérations a contrario de ce qu'on dit. J'ai par exemple réussi à convaincre les mosquées de faire une campagne contre les mariages forcés. J'ai aussi été le premier à avoir interdit le voile intégral. L'histoire le montrera..."

Interview > Jonas Legge

LA PHRASE

"Le PS est en voie de rétraction mais il reste fort bien implanté. Je suis convaincu que les prochains résultats électoraux seront mauvais mais meilleurs que ce que les sondages prédisent."

Philippe Moureaux

"La société est plus inégalitaire que jamais"

Êtes-vous satisfait de la société que vous laissez à vos enfants et petits-enfants ?

"Non ! La société d'aujourd'hui est plus inégalitaire que jamais. Lorsqu'ils dominaient la Commission européenne, les sociaux-démocrates ont loupé l'occasion d'imposer une politique sociale. Ils ont foncé, avec plus ou moins de vigueur, dans l'idée que l'économie de marché était le rêve. Au niveau belge, les socialistes ont peut-être mieux résisté mais le constat est globalement le même. En tant que Premier ministre, Di Rupo a par exemple été obligé d'accepter de durcir les mesures sur les allocations de chômage..."

Qu'espérez-vous que l'on retienne de vous ?

"Que j'ai toujours été au service des gens les plus modestes. Hier, quand j'avais un moment de tristesse, vu ma fin de vie un peu pénible, je voyais les œuvres de Marx et je me disais qu'au fond, depuis ma jeunesse, je n'ai eu qu'une obsession : aider les plus faibles. Étant enfant, dans la belle salle à manger, j'écoutais mon père, qui était notaire et homme politique libéral, tenir ses discours politiques. Puis, je descendais aux cuisines pour entendre les beaux discours de nos domestiques qui expliquaient les difficultés de la vie ouvrière."

Vous redoutez la mort ?

"Non, pas la mort, mais la déchéance qui la précède."

Interview > J. L.